

RETOUR À CHARLEROI

Dans la ville post-industrielle, rendez-vous avec la chanteuse belge Melanie De Biasio, son jazz-rock nomade, une vénérable maison, des terrils verts en guise de montagnes et « Lilies », album envoûtant qui sortira en octobre. En posant son sac dans l'ancien consulat d'Italie, l'artiste carolo revient à ses origines.

Texte MARCEL LEROY
Photographies ERIC HERCHAFT

115

Construite en 1877, la maison de 1.500 m² a d'abord été occupée par le bourgmestre et sénateur Jules Audent, jusqu'en 1903.



Marchienne-au-Pont. La radio de bord diffuse *Blackened Cities*, vingt-cinq minutes pour la chanson qui a Charleroi dans la peau. La voix entre terril et mangrove de Melanie De Biasio s'accroche aux nuages, une mouette rase le courant de la Sambre. En marge de la chaussée lustrée de pluie, le Rockerill, usine sidérurgique sauvée par Michaël Sacchi et ses compagnons artistes, aligne ses graffitis sur des murs qui ont vu défiler des milliers de travailleurs, dont les grands-pères de la chanteuse carolo.

Melanie, fille d'ici, court le monde depuis ses 18 ans. Au printemps dernier, elle est revenue à Charleroi, avec un vélo noir, ses éblouissements et ses hantises. D'instinct, elle a acheté la grande maison où des artistes en route s'arrêteront pour souffler. C'est le projet de L'Alba. Aube en latin. À Charleroi, qui résiste aux vents contraires de l'économie, la sensibilité de l'arpenteuse d'un *nowhere* jazz et rock indépendant se révèle avec la grâce de la photo argentique.

L'Alba sera une fenêtre sur le monde, celui des *Blackened Cities*, Birmingham, Detroit et des autres. Là où les gens triment jour après jour, tête haute, comme des artistes peignent, chantent, photographient, filment, arpentent les scènes, écrivent sur les murs pour vivre debout.

Aux confins de la Ville-Haute et de la Ville-Basse, l'auto frôle le ring qui s'inscrit en contrepoint de la ligne des terrils, avec cette usine dont le nom apparaît en lettres géantes : Thy-Marcinelle. Un air de Dark Vador avec ses cheminées et ses passerelles. Au premier plan, la

Puiser l'air au fond de son ventre, l'exprimer avec sa carcasse, sa peau, son âme, ses regrets, ses utopies et sa dérision. Pour Melanie, la respiration est un sacre.

Friterie Robert réchauffe le béton. Là, il y a des gens et l'on se parle. Passé l'Éden, le boulevard Audent coupe la rue de la Montagne. Stop devant le 24. En face du parc Reine Astrid et de sa statue en plastique de Lucky Luke et Jolly Jumper, l'ancien consulat d'Italie regarde les passants du haut de son balcon, de ses pierres de taille, linteaux, baies vitrées, colonnades et vastes toitures. La double porte de bois vernis s'ouvre et Melanie De Biasio parle de ce retour en forme de nouveau départ.

« Drôle d'oiseau », a titré Dominique Queillé, dans le quotidien français *Libération*, à la sortie de « No Deal » en 2013. La chanteuse carolo se calfeutre dans une longue veste sombre, des éclats rigolos traversent ses

yeux noirs, sa voix est une sculpture de souffle. De *Blackened Cities*, retenir : *If you feel a breeze, it might be me.*

« Au cœur du cœur, c'est là chez soi »

Vingt pièces immenses et des hautes fenêtres, un jardin qui donne sur le Conservatoire Arthur Grumiaux. Construite en 1877, la maison de 1.500m² est un prisme où miroitent les lambris, les parquets, les marbres, les arabesques de stuc, les vitraux, un clair-obscur et des lustres pour valse viennoises. La rampe de l'escalier monumental esquisse la courbure d'une harpe. La bâtisse murmure quand les pas de Melanie réveillent ses planchers. Elle semble lointaine, la ville, perçue de ce lieu qu'occupa de 1877 à 1903 le bourgmestre et sénateur Jules Audent, avant d'abriter le consultat d'Italie à partir de 1958 pour un demi-siècle. Deux ans après la catastrophe du Bois du Cazier qui fit 262 victimes dont pour moitié des Italiens. Ce lieu est chargé de mémoire pour une population chassée par le fascisme dans les années 1920, et qui, en 1947, dans le cadre d'un traité, émigre en Belgique et épaula le pays dans la bataille du charbon. Ce brassage humain a ouvert la Wallonie au monde.

Melanie se sent à l'abri derrière ces murs qui lui parlent. Née en juillet 1978 à quelques centaines de mètres de ce boulevard, à la maternité Reine Astrid – patrimoine démolé peu de temps après, elle a vécu à la Ville-Haute, étudié au lycée Vauban et au conservatoire voisin, connaît toutes les rues de la cité par cœur, c'est la région de sa famille.

Depuis sa majorité, de scène en scène, Melanie est sur la route. En Belgique, elle retrouvait toujours avec soulagement son studio sous les toits de Bruxelles, ville qu'elle aime, buvait des cafés avec son « frère » Arno, mais avait besoin d'un point de chute. « Quand on a seulement trois jours entre deux voyages, on veut aller au cœur du cœur, c'est là chez soi. » D'où Charleroi.

Comme elle repérait des maisons sur Internet, toujours revenaient Charleroi et le vieux consulat d'Italie. Sa situation est centrale : Charleroi-Danses, le Théâtre de l'Ancre, le BPS22, l'Éden, le Palais des Beaux-Arts, le Quai 10, le Vecteur se situent dans un rayon d'un kilomètre au plus. Comme un appel à projets était lancé par la Ville, Melanie a envoyé son dossier. L'idée de créer un carrefour de talents a convaincu le jury. Confortée dans sa décision, Melanie a mobilisé son énergie, réussi à emprunter la somme nécessaire et s'est retrouvée propriétaire. Restait à apprivoiser la vaste demeure qu'elle a baptisée L'Alba en y habitant petit à petit. Elle a installé un matelas dans une pièce baignée

de lumière, une cafetière italienne sur la table de la cuisine, une bouteille d'eau pétillante, une soucoupe d'amandes et de raisins secs, et poser son vélo contre le mur de l'entrée cochère.

Le bâtiment voisin est le conservatoire où Melanie est entrée à 3 ans pour étudier la danse classique.

Les conditions de l'essor de L'Alba étaient réunies. Soit la réalisation d'un endroit chaleureux où se croisent et se parlent des artistes de différentes disciplines, au contact de gens de la ville ou de passage. Depuis quelques mois, le dossier se monte, pièce après pièce, comme s'élaborent les chansons de la jeune femme, au rythme d'une réflexion menée avec des personnes aux compétences complémentaires. L'Alba sera une résidence d'artistes, un « lieu qui accompagne les transitions artistiques, en permettant d'explorer d'autres façons de faire et d'être ». Un espace multiple, avec une scène, une cimaise, un café citoyen, des ateliers, un studio d'enregistrement, des recoins qu'il faudra réinventer, des vides à remplir, pour l'inattendu.

« Chanter, c'est se mettre à nu »

Devant la table recouverte de formica et de papiers, Melanie termine son café noir, ramène son manteau autour de ses épaules. Indique d'un geste la façade arrière de ce conservatoire où elle est entrée à l'âge de 3 ans pour étudier la danse classique jusqu'à ses 12 ans. Une sacrée école de volonté. « Après, cette rigueur, je l'ai

démontée, pour trouver la souplesse dans le mouvement. » Au moment de choisir un instrument, la flûte traversière l'attira. « Elle ressemble à une voix. Une voix d'enfant. On cherche la juste note, la juste intention. Jouer de la flûte me permet d'être proche de mes musiciens. » À la danse et à la flûte, elle a joint l'apprentissage de la diction. Une technique de plus. Vint, à 12 ans, avec l'Harmonie du Conservatoire de Charleroi et ses quatre-vingts élèves, l'aventure d'une tournée au Canada. « On partageait le souffle avec le public ». Transmettre sa passion, c'est boucler le cercle. D'où, trente ans plus loin, l'étincelle du projet de L'Alba.

De Grieg aux Beatles, l'harmonie vibrait de tous ses instruments et le public se levait. Des années plus loin, Melanie sait qu'en chantant, en fusion avec ses compagnons musiciens, elle se relie à l'humanité, dans sa diversité. « Chanter, c'est se mettre à nu », dit-elle. Puiser l'air au fond de son ventre, l'exprimer avec sa carcasse, sa peau, son âme, ses regrets, ses utopies et sa dérision. Pour Melanie, la respiration est un sacre. Elle qui balaie l'idée de religion avance le mot « divin ». Chanter, c'est pousser la vie aux confins de la réalité et de la conscience. « Chanter, ce n'est pas mettre Melanie en avant ! » S'évertuer à libérer chez les autres la capacité d'expression.





L'Alba sera un lieu où les artistes en route pourront s'arrêter pour souffler.

Cette passion, elle l'a puisée chez la maman de son père, sa *nonna*, qui adorait écouter la Callas et Pavarotti sur son transistor toujours allumé. «Avec eux, Rina chantait magnifiquement. J'étais émerveillée.» Gilbert, son grand-père maternel, musicien de bal, jouait de divers instruments. «J'allais dans le garage où j'aimais fouiller dans ses caisses à trésors pleines de sons.» À 18 ans, elle a réussi le concours d'entrée au Conservatoire Royal et commencé sa vie à Bruxelles. Depuis longtemps, elle expérimentait la scène, jouait dans un groupe de jeunes Carolos, Gloubi Boulga – référence au gâteau de Casimir, le personnage fétiche des gosses à la télé. Elle se frottait à l'écorce du métier. Elle se revoit étudiante, un peu absente au lycée, impatiente de pousser la porte du conservatoire qui jouxte désormais sa maison. «Je savais que chaque fois, j'allais y découvrir quelque chose de nouveau. Jamais je ne me lassais que de ce que j'y apprenais.»

Cordes vocales brûlées, le temps du silence

Au mur, une affiche de toile dessine le Frioul, le Haut-Adige, le Trentin, Venise et Trieste. Par terre traîne un sac presque bouclé pour un prochain voyage vers les montagnes. La famille paternelle de Melanie vient de Montereale Valcellina, dans la région de Pordenone, cité de 5.000 âmes jumelée avec Montigny-le-Tilleul. Attachée aux nuances du ciel des plaines, à l'ombre

des forêts où les arbres jouent de l'harmonica avec le vent, l'artiste prend conscience de sa fragilité en levant la tête vers les montagnes. Sur les hauteurs, elle se sent légère face à la ligne d'horizon.

Pendant ses études de chant, elle a tourné avec des groupes; la plupart de son temps, elle était en scène plutôt qu'en classe. Besoin d'oxygène. «Mon apprentissage, c'était le live...» Heureusement pour elle, l'examen du conservatoire était un concert public devant le jury. Grande distinction. Dans la foulée, elle s'embarqua avec un groupe de jazz-punk-fusion pour une tournée en Russie. Un enfer. Il faisait froid, les chambres étaient glauques et elle se brûla les cordes vocales lors de deux concerts au-delà de la limite, où elle força sa voix. Retour d'urgence à Bruxelles. «J'ai dû me taire pendant un an. Rééduquer mes cordes vocales, les soigner. Cette expérience m'a créée en me réduisant au silence.»

Elle a travaillé sa respiration, en usant de tous les organes de son corps, trouvé son souffle, chanté sans voix, de l'intérieur. Et découvert à quel point le silence est tramé de musiques. «Toutes les peurs, les résistances, on les sublime dans le souffle.» En 2011, dans une prison, lors d'un atelier pour l'association Avanti, Melanie a aidé des détenus à libérer leur voix dans la maîtrise du mouvement.

Peu encline à une vie de famille classique, elle pense que l'ombre de la relation pèse trop sur les êtres pour garder sa liberté. Le duo n'est pas son truc. Son cercle serait fait de personnes qui cherchent, créent ensemble, puis partent à la rencontre d'autres réponses. Elle orchestre son existence. «On a besoin de l'autre. C'est au travers des autres que l'on se rencontre.» L'Alba, la maison du boulevard Audent, devrait être l'un de ces refuges. Du Canada à New York, de Berlin à Bruxelles ou Charleroi, des lieux possèdent cette capacité de relais.

Avant de choisir la maison, elle a écrit, dessiné, médité. «Ce projet m'ancre. Quand je pars, désormais je sais pourquoi je rentre.» De Charleroi, elle aime le choc des cultures, entre les quartiers, les paysages, les gens, les

«Ce projet m'ancre. Quand je pars, désormais, je sais pourquoi je rentre.»

MELANIE DE BIASIO

atmosphères. Elle a besoin de liberté et la trouve dans le tourbillon des vies entremêlées. Le photographe Stephan Vanfleteren, qui photographia Charleroi en écoutant «No Deal», a donné à Melanie l'image de couverture de *Blackened Cities*. «Arno m'a dit que Stephan écoutait mes chansons. Quand Hadja Lahbib m'a emmenée à l'aube sur le terril de Dampremy pour enregistrer son émission "Tout le baz'art", Stéphane attendait, assis devant le paysage. Je ne l'espérais même pas, c'était beau.» Et l'animateur Jérôme Colin lui a fait parler de Charleroi dans une édition spéciale «Pays Noir» de *Hep Taxi*.

«Un album de vertige pur»

Les nuages ont épongé la pluie, dehors la ville tourne au ralenti. La foire de la place du Manège retient ses musiques pour la soirée. Melanie revient de Berlin où elle a enchaîné les interviews. Après avoir parlé longtemps, l'artiste garde son mystère, et c'est bien. Sa vérité? D'une farde enfouie dans son sac de voyage, elle sort la première version de «Lilies», l'album attendu le 6 octobre. Son titre – lys, en français – se détache en lettres rouges sur un fond clair délavé, une sorte de mur. Le «i» se blottit entre les deux «l» du mot, dessine une corolle sur la photo noir et blanc qui suspend Melanie dans un pas de danse. Ses bras déployés en pétales drapent sa silhouette.

Dans le livret, renforçant les titres des chansons et leurs paroles, un message en anglais indique que le son est «humide, chaud, proche, direct». Quelques lignes plus loin, cette confiance: *It is the core of a woman*. Le cœur. L'essence. L'âme. En capitales, comme un refrain,

on découvre encore: *Blackened Cities rumble/Strangers stroll/and/Lovers stumble* (les cités noircies grondent/les étrangers se promènent/et/les amants trébuchent). Après *A Stomach is burning* (2007), «No Deal» (2013), *Blackened Cities* (2016), «Lilies» est une œuvre intimiste. «Un accouchement...», avance Melanie.

L'album a été écrit et enregistré durant l'hiver 2017, par petites touches, avec un micro à 100 euros, dans des pièces isolées, des mansardes, parfois à des moments perdus, comme les couches de vernis accumulées pour donner sa profondeur à la transparence d'une peinture. L'achat de la maison de Charleroi a suivi.

La chair de ces chansons porte les cicatrices de la voix de Melanie. Elles sont nées d'une complicité créative avec le poète et parolier américain Gil Helmick – de Portland, Maine – et les musiciens Pascal Mohy (piano), Pascal Paulus (synthés). D'octobre à décembre 2017, la chanteuse défendra son disque lors d'une tournée qui passera par Villeurbanne, Berlin, Manchester, Paris, Bruxelles. Tourné au Rokerill, un clip dont elle a écrit le script, filmé avec un coréalisateur, emmènera le CD dans le sillage de *Gold Junkies*. Cette chanson qui fait le lien avec *Blackened Cities* a été choisie par Ridley Scott pour le trailer du dernier film de la série des *Alien*. Francis Dordor, critique des *Inrocks*, écrivait en 2013: «Évadée du jazz, la Belge Melanie De Biasio publie un album de vertige pur, aux confins du rock libre et de Jeff Buckley, de la mélancolie de Portishead ou des envolées de Talk Talk. Beaucoup de références pour dire qu'elle est unique.»

La porte de L'Alba se referme sur le salut de Melanie, l'histoire continue. Le son de «Lilies» emplit l'habitacle de la voiture. À hauteur du passage à niveau de Gilly, dans le pare-brise apparaît un cycliste sur le ravel. Venant de Châtelet, il file vers Ransart, Jumet, Roux, en passant par le terril des Vallées. Le chemin entoure Charleroi, emprunte la ligne de l'ancien vicinal et le halage. C'est à vélo, la nuit, dans Bruxelles, que Melanie se pénétrait des fragments de «Lilies», percevait la musique du plus profond de son être, écouteurs sur les oreilles. Le vent ébouriffait ses cheveux, elle accordait mouvements et souffle, se laissait porter par ses chansons. Y ajoutait des fulgurances tenues d'autres errances. Parfum mangue-myrtilles, les chansons de «Lilies» ont l'aura d'une aube encore trempée de nuit.

Marcel Leroy